

"On doit échapper à l'alternative du dehors et du dedans: il faut être aux frontières. La critique, c'est l'analyse des limites et la réflexion sur elles." Michel Foucault, *Dits et écrits 1954- 1998*

Epilogue

Un parti pris d'humanité

Traqué tout au long de ces pages, le principe d'humanité nous apparaît tout à la fois comme essentiel et insaisissable. Mais comment pourrait-il en être autrement? L'humanité de l'homme n'est ni un " constat " vérifiable, ni le résultat d'une recherche, ni un héritage: c'est un projet. Ce projet, sans cesse, est devant nous, aléatoire et menacé, comme le sont les projets humains. L'humanité fait partie de ces principes énigmatiques qui doivent sans relâche être réinterrogés et défendus, faute de quoi ils se dissolvent et disparaissent dans les fracas de l'histoire naturelle. L'erreur serait de croire que les grandes révolutions/mutations décrites dans ce livre nous dispensent « techniquement » de ce choix, ou bien le placent hors de notre portée.

Puisqu'il faut, à la fin, s'engager à titre personnel, je ne crois pas qu'il y ait de vie humaine imaginable dans l'abandon. Je ne pense pas que l'humanité soit inséparable d'une volonté et d'un désir de résistance. Le grand mensonge du moment, c'est sûrement celui qui tire argument des mutations en cours pour disqualifier d'un même mouvement et la volonté et la résistance. Ce n'est pas seulement un mensonge, c'est une folie. A nous y rallier, nous consentirions à n'être rien d'autre, comme le redoutait Max Weber, que des « spécialistes sans vision et des voluptueux sans coeur ». Dans l'air du temps flotte en effet je ne sais quelle envie de disqualifier la conviction trop ferme, l'opinion trop affirmée, l'engagement (politique ou autre) trop résolu. Faisant cela, on désigne implicitement ces derniers comme les sources calamiteuses de la violence et de l'intolérance. Ainsi le bavardage de l'époque se résume-t-il parfois de la sorte: s'il y a moins de croyances et moins de valeurs, il y aura moins de violences; s'il y a moins de convictions, il y aura moins d'afflictions. Le relativisme, le désenchantement, l'indifférence seraient devenus le gage d'un monde pacifié. Il nous faut comprendre la profonde, l'incommensurable sottise de ce lieu commun. La violence, au contraire, est le produit des désirs sans frein, de l'avidité sans limites, de la manipulation sans règles, c'est-à-dire d'un affaiblissement des croyances partagées.

Songez ici à ce bel aphorisme mille fois articulé par le philosophe et psychanalyste Cornélius Castoriadis : une société montre son degré de civilisation dans sa capacité à se fixer des limites. Des limites et des projets. Le principe d'humanité, en définitive, a pour caractéristique d'être cause de soi. Il est puissance de se faire, c'est-à-dire de se choisir. Celui que nous revendiquons ici - l'éminente dignité de l'être humain - est un choix, en effet. Qu'il s'agisse de l'économie, de la politique ou de la technoscience, on traite l'homme selon l'idée qu'on s'en fait, de même qu'on se fait une idée de l'homme selon la manière dont on le traite³ ». Cette circularité renvoie donc chacun de nous à une responsabilité qu'aucune science, aucune technique, aucune fatalité mécanique ou génétique ne sauraient éliminer.

Le principe d'humanité existe, parce que nous voulons qu'il en soit ainsi.

C'est à cette volonté - obstinée et joyeusement dissidente - qu'il faut dorénavant se vouer.

1. Marc-Alain Ouaknin, *Dieu et l'Art de la pêche à la ligne*, Bayard, 2001.
2. Max Weber, *L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme*, Presses-Pocket, 1985.
3. Peter Kemp, *L'irremplaçable. Une éthique de la technique*.

Jean- Claude Guillebaud, *Le principe d'humanité*